

« Le Séga est dans mes veines et dans mon âme »

Jagdish, Ostau dau pais marseilles, Marseille

« On ne peut pas dire que le Séga est une musique traditionnelle puisqu'elle est actuelle. En France, il y a une connotation quand on dit « musique traditionnelle », ça donne l'idée d'une musique ringarde avec des instruments typiques... A l'île Maurice, c'est toujours la même musique mais elle a évolué avec le temps, jusqu'à aujourd'hui. Vous, les Français, vous avez eu une coupure dans votre musique traditionnelle avec l'arrivée des Américains : vous avez été américanisés, colonisés par l'Amérique et nous, on a été colonisés par vous et tout le monde s'est fait coloniser chacun son tour ! Et du coup, chacun sa part ! Chez nous, la musique a continué à se développer : quand il y a eu des groupes de rock psychédélique, le Séga a évolué avec ça ; quand il y a eu la soul music, le Segga a évolué avec ça, quand il y a eu le reggae, le Séga est devenu le Séggae, etc. Le Séga évolue en permanence tout en gardant sa base. La base, c'est le rythme : c'est un ternaire, un 6/8. A chaque fois qu'une mode arrive sur la planète, le Séga va la côtoyer un peu mais quand cette mode passe, le Séga reste toujours là. C'est ce qui fait qu'on n'en a rien à faire de la mode. On va plutôt s'en servir pour embellir le Séga. Il est toujours renouvelé.

Le Séga n'est pas seulement lié à l'île Maurice mais à tout l'océan indien : on le retrouve à la Réunion, aux Seychelles, aux Îles Rodrigues, et un peu à Madagascar. C'est une musique composée par les esclaves qui habitaient l'île Maurice. A l'origine, c'était un pays désert, vierge, il n'y avait personne. Quand les Européens ont commencé à administrer l'île, ils ont apporté des esclaves du Mozambique et de Madagascar. Comme ces gens étaient déracinés, ils emmenaient avec eux tout ce qu'ils avaient dans leur tête, dans leur âme et dans leur corps et donc ce rythme du Séga ; d'après mes recherches, c'est un rythme qui viendrait en partie de Madagascar mais aussi des Arabes qui ont été très présents dans l'océan indien : six-cents ans avant l'arrivée des Européens, les Arabes avaient colonisé Madagascar et sillonnaient l'océan jusqu'à l'Inde. Du coup, ce rythme 6/8 joué par les Arabes est le même que celui du Séga. Donc au départ, le Séga est une musique tribale qui a évolué avec l'arrivée des Européens, elle a fusionné avec la musique occidentale et on a commencé à l'orchestrer. Les esclaves le chantaient quand ils rentraient le soir, qu'ils étaient fatigués, déprimés, c'était le moyen de se retrouver. Comme un cri de ralliement. L'île est composée de plusieurs ethnies, les Indiens, les Chinois, les Européens et les Africains, et le Séga est le seul élément qui lie tout le monde. C'est pour cette raison que la Réunion s'appelle ainsi, c'est la réunion des peuples. Pour moi, le Séga est ce qui a tissé le lien entre les gens et qui continue encore aujourd'hui à être le véhicule de la culture mauricienne. Et la langue, le créole, c'est pareil. Le créole a une base française - c'est une langue latine finalement – et elle a été détournée pour devenir la langue de « petit nègre » ! Les Français avaient interdit de parler une autre langue que le français. C'était une langue imposée pour éviter que les gens ne se regroupent entre eux, se rebellent et mettent le bordel.

Ils ont fait pareil avec l'occitan. C'est pour cela que je fréquente l'Ostau dau pais marseilles, une association qui défend les cultures minorisées. On est un peu de la même famille. Petit à petit, le créole s'est installé car il fallait parler la langue du maître sauf qu'on le parlait comme on pouvait. Nous, le français que l'on parle, c'est du français détourné. Le « n'importe nawak » français est devenu le créole, avec des mots de vieux-français dedans.

Les premiers à occuper l'île sont les Hollandais. Ils n'ont pas résisté à un cyclone qui a décimé les deux tiers de la population. Ils ont tué tous les dodos (des canards), ils avaient faim puis ils sont partis. Il sont restés presque 70 ans je crois. De cette période hollandaise, il reste des vestiges et des noms de lieu. Ensuite, ils sont devenus minoritaires dans l'océan Indien...

Je crois que les Français sont restés à peu près 150 ans, ils ont construit l'île Maurice, et créé une société regroupant les esclaves et les Blancs. Puis suite à une bataille navale, les Anglais ont mis les Français dehors et ont pris possession de l'île. Les Français sont retournés vivre à la Réunion qui est restée française jusqu'à aujourd'hui. Nous, on est passés aux codes anglais. Encore aujourd'hui, l'île Maurice est gérée en anglais, la langue noble reste le français et le créole, c'est la langue du peuple. On n'apprend un peu le créole à l'école, même ça reste marginal, alors qu'on est indépendants depuis 48 ans. Du coup, je n'ai pas étudié dans ma langue maternelle.

Quand les Anglais sont arrivés, ils ont emmené des Indiens pour travailler dans les champs de canne à sucre car les esclaves ne voulaient plus travailler, ils étaient libérés. Les Anglais avaient l'Inde à l'époque. Et ces Indiens sont devenus travailleurs contractuels. C'était la misère aussi pour eux, une arnaque totale. Avec eux, les Indiens ont emmené l'hindi (Bhojpoury). Ils ont été obligés de se mettre au créole et là, ça a commencé à rentrer : des mots en indien, des mots en mandarin... Parce que les Chinois sont arrivés eux aussi pour faire du commerce : quand Mao Zedong a pris le pouvoir, tous les riches qui pouvaient fuir la Chine se sont installés dans les îles de l'océan indien pour ouvrir des boutiques ; ils avaient un peu d'argent. C'était un peu les bourgeois qui ont fuit le communisme. Pour ces raisons, sur le sol mauricien, tu entends du mandarin, du cantonais, de l'hindi, du tamoul, de l'ourdou qui est la langue pakistanaise, auxquels on ajoute l'anglais, le français et le créole. Mon père parlait pratiquement toutes les langues sauf le mandarin. J'ai des oncles qui ne sont pas allés à l'école mais qui parlent chinois. Tout le monde vivait ensemble ! Tu voyais les Chinois qui parlaient hindi à Maurice, énorme ! Moi, je parle quatre langues : l'hindi, l'anglais, le français et le créole ! »

« Le Séga est dans mes veines et dans mon âme »

« Jagdish, c'est mon vrai prénom et mon nom de scène. Je suis chanteur Séga, la musique populaire de l'île Maurice. J'ai grandi avant et après l'indépendance, j'ai les deux côtés. Je suis né anglais en 1966 et l'indépendance a eu lieu en 1968.

J'ai passé toute mon enfance et mon adolescence à la Cité Barkly dans la ville de Beau-Bassin. J'ai toujours vécu dans la musique. Le village (chez nous, on l'appelle « la cité ») où je suis né était un vivier de musiciens et de chanteurs d'où sont sortis de grands artistes mauriciens. C'est un peu une cité ghetto, pauvre, ouvrière. La culture musicale était forte à cet endroit. Mon voisin était fabricant de "ravane", de tambours, d'où ma grande affection pour cet instrument. Quand les grands musiciens de l'île Maurice venaient acheter leur ravane, ils les essayaient et nous, les enfants de la cité, on les regardait et on voulait faire comme eux. Le Séga, c'est la première chose que le minot va chanter, dès 3 ou 4 ans. On va l'écouter à la radio, chanté par les mecs du quartier, dans une fête parce que nous, les Mauriciens, on va au bord de la mer le week-end pour boire, fumer, chanter, jouer. À l'époque, il y avait un bal tous les samedis, on dansait beaucoup et encore aujourd'hui, la fête se perpétue dans la communauté mauricienne. C'est le système de l'esclavage qui a fait que les week-ends, les créoles se défoulent (même si autrefois, ils n'avaient que le samedi soir et le dimanche, le jour de l'église catholique). J'ai toujours pratiqué sans pratiquer comme on dit. On écoute, on se dit : « Je vais essayer de connaître les paroles après je vais les chanter ». On n'a pas une approche d'étude musicale comme vous en Europe. Tu peux rentrer ensuite dans le côté professionnel, mais à la base, tu rentres dans la musique parce que ça te plaît, c'est ta culture, c'est comme ça. A 6 ans, je faisais des concours de chant, je faisais du théâtre, je chantais dans la chorale de l'église. Du coup, j'ai toujours grandi avec ça, je ne savais même pas que j'allais faire de la musique un jour, on ne se pose pas de questions, c'est tellement inné. Plus tard, en arrivant en France, j'ai vraiment commencé à exploiter le Séga, à le comprendre, à m'interroger ; loin de tout, j'avais ce recul qui m'a permis de me poser des questions plus intéressantes et qui m'a fait comprendre que le Séga est tellement riche. Quand j'écoutais du reggae ou une musique américaine, ça me faisait un méchant feeling et quand j'écoute le Séga, ça me fait deux fois plus de feeling ! C'est dans mes veines, mon âme, c'est sanguin.

Que faisaient tes parents ?

J'ai perdu mon père quand j'avais 11 ans. Il était électricien automobile. Ma mère était bonne, elle faisait le ménage chez les Blancs. On est cinq enfants : l'un de mes frères est mort et tous les autres sont restés là-bas : mes deux soeurs et un frère. Aujourd'hui, j'ai un frère aide-soignant à hôpital psychiatrique, une soeur qui voyage - elle a des enfants en Australie-Nouvelle Zélande - c'est une bourlingueuse, j'ai une autre soeur qui garde les enfants chez elle. Dans ma famille, il n'y a pas eu d' « histoire d'immigration » parce qu'on n'avait pas assez d'argent pour acheter des billets d'avion. On a été obligé de faire avec, dans ce joli pays. Le problème arrive quand tu as 20 ans, tu as envie d'aventure et l'île est trop petite. Tu tournes en rond alors si tu as le moyen de partir voir ailleurs ce qui se passe... C'est aussi ma curiosité qui m'a emmené jusqu'ici. Psychologiquement, moralement, j'étais prêt à vivre en Europe. Rien ne pouvait me faire peur parce que j'ai eu une enfance quatre

étoiles ! Je vivais pieds nus, à ramasser des fruits sauvages, à pêcher... L'île Maurice n'était pas encore une île touristique comme aujourd'hui. C'était « wahou » ! Douze mois d'été en tee shirt et en tongs. Imagine la rivière à côté de chez moi, à manger des fruits, des mangues, des ananas, la nature est riche. Tout ce que tu plantes pousse. J'ai passé une très bonne enfance. Maintenant, l'île change avec la modernisation, on commence à bétonner de partout avec l'arrivée des touristes.

Comment est ton village ?

Ils avaient construit des pavillons à l'anglaise. Dedans, il y a une courette, derrière aussi, il n'y a même pas une clôture, rien. Mon quartier est comme un gros jardin. On a taillé dans les plantations pour mettre les maisons, tellement c'est vert, partout, partout, vert, vert, vert. Et comme dans toutes les cités, tu as le centre social, le terrain de foot, l'école, les commerces, la place où les gens se rencontrent. Mais à notre façon : on est toujours dehors, on vit dehors. Je ne rentre que pour dormir et quand il pleut. A la maison, tout le monde parle créole. Moi, je parle créole, j'écris en anglais et je réfléchis en français. A Maurice, tout ce qui est administratif est anglophone. On se moque un peu de ceux qui parlent en français parce que c'est une langue bien pour l'école, le bureau, pour l'élite. La langue française, c'est noble. Pour l'administration, tu parles anglais ; si tu leur parles créole, tu passes pour ridicule ! N'empêche, il y a une forte créolisation en ce moment. Depuis l'indépendance, on essaie d'engager un processus de mauricianisation mais c'est très lent, ça rentre petit à petit. De plus en plus, les intellectuels se battent pour que le créole rentre à l'école, qu'il devienne une langue académique. Tant qu'on ne le pratique pas suffisamment, on le bafoue et il risque de se perdre. Plein de gens parlent français avec leurs enfants pour qu'ils aient un bon boulot, une posture sociale, les classes moyennes surtout. A la Réunion, c'est pire. Dans 60 ans, tu peux ne plus parler le créole du tout, c'est très dangereux. C'est facile, en une génération, tu effaces une langue.

Il y a une bonne entente entre les gens d'origines différentes ?

Ma mère est d'origine malgache et mon père est indien, « hindou » comme on dit ici. Il y a eu beaucoup de brassages entre communautés mais les mariages mixtes causent encore des problèmes. Toujours est-il que la société mauricienne est très métissée. Les ancêtres de ma mère venaient de Madagascar et coté paternel, mon grand-père venait de l'Inde. Les ancêtres de ma mère étaient esclaves et étaient forcés de venir, ceux de mon père avaient un contrat, ils n'étaient pas contraints. La différence est là.

C'est vrai qu'on a une façon de réfléchir assez différente de celle des Européens. La majorité des gens de mon âge, on est en avance du point de vue de l'ouverture, du respect de la culture des autres. Quand quelqu'un met un voile sur la tête ou qu'il porte une grosse croix autour du cou, je ne lui pose pas de questions, je ne lui rentre pas dedans ; parce que chez nous, tu as une église

catholique et en face, tu as la mosquée, et 200 mètres plus loin, tu as le temple hindou. Pendant les fêtes hindoues, je vais manger au temple, le repas est offert à tout le monde ; lors des fêtes catholiques, les Musulmans viennent manger chez moi. Par exemple, lors d'un mariage, tout le monde va venir danser, c'est extraordinaire. On est un très beau laboratoire humain.

J'ai fait mon école primaire et secondaire à l'île Maurice puis je suis parti en Inde pendant deux ans. On a un attachement à l'Inde car on fait partie du Commonwealth et on est anglophones. Je suis parti dans un cadre universitaire, dans le prolongement de ce que je faisais à Maurice : j'étudiais le développement communautaire pour les pays en voie de développement : « social development » en anglais. Puis je suis arrivé en France.

Tu connaissais des gens en Inde ?

Du côté de mon père, ils sont du Bihar, une région du nord-est. Moi, j'ai fait mes études dans le Tamil Nadu, dans le sud, à Chennai. C'est loin. Un jour, si j'ai l'occasion, j'irais voir d'où sont partis mes ancêtres, dans le Bihar. J'ai quelques pistes... Mon père est hindou, ma mère catholique, j'ai grandi entre les deux. J'ai évolué dans un quartier à dominante chrétienne mais sans couper les ponts avec ma famille hindou. D'ailleurs, j'ai un nom indien : Jagdish Kinoo. Mon père m'a donné le nom, ma mère la religion, bon échange !

A 23 ans, j'ai reçu une bourse d'étude pour aller en France, délivrée par la Compagnie des Jésuites de l'île Maurice. C'était une bourse d'études socioculturelles dont l'objectif était d'accompagner le développement communautaire à l'île Maurice. On m'avait dit "la France" et automatiquement, j'ai pensé que c'était Paris. Au bout de trois jours, on m'a dit : « Maintenant, tu vas descendre à Marseille, c'est là bas qu'il y a l'école ». Là, j'arrive à Marseille, je ne connaissais pas du tout. Mais j'en avais entendu parler parce qu'il y avait beaucoup d'amis de mon grand-frère qui étaient marins. A l'époque, Maurice était un port très important. Beaucoup de marins passaient par Marseille et me racontaient l'histoire de la ville. Je m'en souviens très bien, ces histoires m'enchantaient ! Je voyais Marseille dans ma tête. Et puis l'Alliance française passait dans mon village pour projeter des films français avec Fernandel. C'est là que j'ai découvert l'accent. On aimait Fernandel ; pour nous, il représentait la France, on ne savait pas qu'il avait l'accent du Sud. En arrivant en France, j'ai compris...

Je devais rester dix-huit mois à Marseille et je ne sais pas ce qui s'est passé ! Je suis tombé amoureux de cette ville ! J'y suis toujours. Au bout d'un an d'étude chez les Jésuites, j'ai décroché parce que c'était plus intéressant de découvrir Marseille et sa vie. Comme je viens d'une petite île, très loin de l'Europe, avec une culture différente, c'était le large pour moi ! Maurice, c'est tellement petit... 75 km sur 40 km, un caillou dans l'Océan Indien ! J'ai été bien accueilli, je me sentais

comme à l'île Maurice parce que selon moi, Marseille est la ville la plus créole de France. Plus je la découvrais, plus je me rendais compte que les gens étaient métissés et c'est peut-être ça qui m'a mis à l'aise. J'ai eu le coup de foudre. Tous les trois ans, je retourne à l'île Maurice, je reprends contact avec ma famille ; ça me permet de me ressourcer, c'est si sentimental !

En arrivant, je n'ai pas galéré, tout était prévu, j'avais un peu d'argent par mois. Je n'étais pas comme un immigré. Comme je ne m'entendais plus avec le milieu qu'on m'avait imposé, j'ai trouvé des petits boulots, veilleur de nuit dans les hôtels par exemple. J'ai commencé à gagner des sous. Je n'avais pas envie de retourner à l'île Maurice. J'avais la possibilité d'un boulot qui m'attendait là-bas mais j'ai opté pour l'aventure marseillaise.

Il y a peu de jeunes qui partaient à l'étranger ?

Beaucoup de jeunes fuyaient pour immigrer en Angleterre, Australie, France et Canada. L'île Maurice s'est vidée après l'Indépendance. C'était la famine, ils ont ouvert l'émigration. Les colonies avaient besoin de monde, c'était encore une ruse. On conseillait aux gens de partir. Les gens sont partis, ils n'étaient pas du tout dans le bien-être.

Quand tu es arrivé à Marseille, tu n'étais pas surpris ?

J'étais tellement *out of Africa*, je ne me suis pas rendu compte, je suis rentré dedans. J'ai eu un bon accueil et comme je rentrais d'Inde, j'étais chaud bouillant, je rencontrais plein de babas cool aux Réformés, des gens faciles. J'ai découvert comme ça, j'étais complètement naïf. Puis Marseille, c'est un port, ce n'est pas une ville comme Paris. J'avais besoin de l'iode, de la mer. Au bout de deux ans, j'ai rencontré Moussu T avec qui j'ai démarré Massilia Sound System. Je fais partie des fondateurs du groupe, c'est comme ça que j'ai commencé à faire de la musique à Marseille. Je suis sur le 1er album qui est sorti en 1989. Peu après, je me suis cassé : je suis rentré à Maurice car ça faisait huit ans que je n'avais pas vu mon île. Ma mère me faisait la chasse. Moi-même, je me disais : "faut rentrer". J'ai quitté Marseille et je me suis lancé complètement dans le Séga. Je me suis aussi éloigné vers le raggamuffin et le reggae que j'aimais bien mais qui avaient moins besoin de moi que le Séga. Je suis resté dix-huit mois à Maurice puis j'ai péché les plombs parce que je voulais revoir mes amis. Je suis revenu à Marseille, j'ai commencé à monter des formations et à m'installer du point de vue musical. Comme j'avais une formation technique et pas du tout académique, j'ai trouvé du travail dans le milieu culturel : j'ai travaillé aux Baumettes pour encadrer les prisonniers, à EDF-GDF, des gros trucs. En même temps, il y avait pas mal de voyages, de musique avec des rencontres, des Italiens, tout s'est enchaîné petit à petit. C'est là que j'ai commencé à comprendre la musique occitane, qu'ils appellent ici la « musique traditionnelle ». Au début, je ne comprenais même pas pourquoi ils parlaient occitan ici, je ne comprenais rien. C'était trop difficile à comprendre. Puis j'ai compris cette lutte, qui était militante, ce n'était pas artificiel. Sur mon premier

album, la Talvera (groupe de musique occitane) participe. Moussu T m'a aidé à faire mon premier album séga français, séga marseillais. Les gens m'ont aidé. Mon but n'était pas de faire le Séga comme il se joue à l'île Maurice mais de faire que les Européens arrivent à le jouer. Aujourd'hui, je m'ouvre à des collaborations européennes énormes. J'ai chanté sur l'album de Mascarimini, j'ai participé à quelques concerts en Italie grâce à ma connaissance du Séga : j'ai pu faire faire le lien avec la pizzica et la tarentelle parce que c'est aussi du ternaire, du 6/8. On est un peu de la même famille. J'ai été séduit par la tarentelle. C'est transe ! C'est pour ça que j'aime ça. Je n'arrive pas à concevoir la musique sans transe, c'est ma culture.

Je compose, je chante et je joue la ravane.

Aujourd'hui, tu joues dans quelle formation ?

Une formation Séga avec banjo, accordéon, gumri et ravane, quaiam, triangle, toutes les percussions traditionnelles. Je suis retourné à la base du Séga actuel, celui des années « mille huit cent... » avec l'accordéon, le banjo. A l'époque, il y avait également beaucoup de violon : les violonistes qui jouaient à l'église jouaient également le Séga.

Ma formation s'appelle « Jagdish Konexyon », parce que je suis toujours en connexion avec des musiciens d'autres cultures. Par contre, ce sont tous des gens qui étudient le Séga. Je suis le seul Mauricien, il y a aussi un Réunionnais, un accordéoniste d'Auvergne, le joueur de gumri est marocain et celui de banjo, Italien des Pouilles ! Il n'y rien là ?!!! Ils m'amènent d'autres sonorités. A Maurice, je n'aurais pas la chance de jouer comme ça ! L'époque a changé, les artistes ont changé : les musiciens des quatre coins du monde peuvent comprendre ta musique facilement, ils sont prêts à fusionner différents styles, tout comme moi.

En ce moment, je travaille sur un projet autour du Séga engagé, post-indépendance : les Anglais sont partis en ruinant le pays, c'était la famine, on était dans la grosse galère. Un grand mouvement social a suivi de 1968 à 1980-90. Je propose une « musicale conférence » plutôt qu'une conférence musicale ! Je vais jouer des morceaux très engagés, très revendicatifs, ce n'est pas du tout la musique créole folklorique à laquelle on pense. Il y a une connotation vraiment militante dans la philosophie, la poésie. C'est une musique de souffrance, de blues. Tous ces musiciens que j'ai vu naître, les étudiants, les intellectuels s'engageaient dans ce mouvement. C'était un moyen pour stabiliser le pays, pour parler de la mauricianisation : "Les Anglais sont partis, on est entre nous, maintenant qu'est-ce qu'on fait ?". On a vu l'émergence de la conscientisation d'être Mauricien. Tout ça a mis du temps, ce n'était pas facile.

Les paroles des chansons séga ?

Pendant l'esclavage, c'était très codé, on ne pouvait pas chanter n'importe quoi sinon c'était réprimé. Après l'Indépendance, on a commencé à avoir notre personnalité, et on pouvait parler de ce qu'on

voulait dans notre Séga. Il y a les chansons qui parlent de la vie des paysans, des pêcheurs, des ouvriers et les histoires d'amour ; il y a également le Séga engagé, qui dénoncent la souffrance et la misère du peuple, des textes politiques qui appellent à la mauricianisation du peuple. Par exemple : « C'est très bien, on est indépendants mais vous continuez à parler français, anglais, est-ce que ça s'appelle « être indépendant » ? ». On dénonce l'invasion impérialiste de l'océan indien car on a une zone territoriale maritime très importante. Les Japonais, les Anglais, tout le monde vient piller. Il y a beaucoup de chansons qui s'opposent à cette idée.

Dans ma famille, il n'y a que moi dans l'art. Je vois le danger qui peut arriver : la musique, c'est comme les langues, boom, ça peut lâcher. Face à l'uniformisation mondiale de la musique, on doit jouer le Séga pour le sauvegarder et le pérenniser ; il fait partie du patrimoine vivant de l'île Maurice. Ce serait bien dommage que les jeunes générations n'y aient pas accès. C'est pour ça que je suis obligé de jouer le Séga aussi longtemps que je suis là, partout. C'est ma musique. »